

Se perdre en mer, corps et âme ou corps et biens ?

Diane Laflamme, Ph.D

Volume 18, numéro 2, printemps 2006

La mort dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073212ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073212ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laflamme, D. (2006). Se perdre en mer, corps et âme ou corps et biens ?
Frontières, 18(2), 3–6. <https://doi.org/10.7202/1073212ar>

Se perdre en mer, corps et âme ou corps et biens ?

Diane Laflamme, Ph.D,
rédactrice en chef.

L'irruption dans notre quotidien des mots qui sont prononcés et des gestes qu'il faut poser quand la mort ou le deuil frappe une personne de notre entourage nous expose à un vent de tempête. S'il s'agit de quelqu'un qui nous est cher, cet assaut des éléments devient particulièrement violent : le navire est en péril, corps et biens ! Bien sûr, nous nous savons vivants et mortels, mais il est si facile de remettre à plus tard à la fois ce qu'il y a d'intense dans l'appel à vivre et ce qu'il y a d'insupportable dans l'idée que nous mourrons nous aussi, un de ces jours... En attendant, il y a tant de choses à posséder pendant que nous sommes en vie !

À l'école, quand on nous apprenait les noms des premiers navires européens qui ont exploré les rives du fleuve Saint-Laurent, on nous parlait aussi de ceux qui s'étaient perdus en mer, corps et biens, alors qu'ils étaient à la recherche du Nouveau Monde. Ce Nouveau Monde nous l'habitons maintenant et, grâce aux progrès technologiques, il nous est presque donné de jouir d'un « nouveau monde » à tous les dix ans. Nous voulons tous un *iPod* ou un *Blackberry*; plus personne ne se balade avec un *walkman*. Depuis quelques années, la souris qui me permet

d'accéder aux fichiers de mon ordinateur n'a plus de fil, et elle fait probablement déjà partie des espèces animales en voie d'extinction. Si nous nous perdons en mer, il y aura beaucoup de marchandises pour les chercheurs d'épaves.

Il faudrait se résoudre à perdre tout ça ? Au lieu de fréquenter le décor sophistiqué de nos boutiques préférées, il faudrait aller voir la largeur des lits dans les salles d'urgence de nos centres hospitaliers en nous disant que c'est probablement à cela que ressemblera le « nouveau monde » que

nous habiterons quand nous aurons perdu la santé, quand « notre dernière heure » sera venue. Il y a de quoi s'affoler, se mettre dans tous ses états ! Pourtant, en citoyens repus, nous continuons bien tranquillement notre route et nous évitons de regarder de trop près ces lieux où l'on perd son corps et ses biens.

Il faudrait même se résoudre à perdre plus que ça ? Corps et âme sont en jeu selon plusieurs des auteurs dont vous lirez les textes dans ce numéro. Le navire qui affronte la tempête se découvrira-t-il une âme ? Le mot est difficile à traduire en concepts, même pour les chercheurs en sciences humaines; de nos jours, on s'intéresse plutôt à l'esprit, à la conscience, ou encore à ce que nos collègues

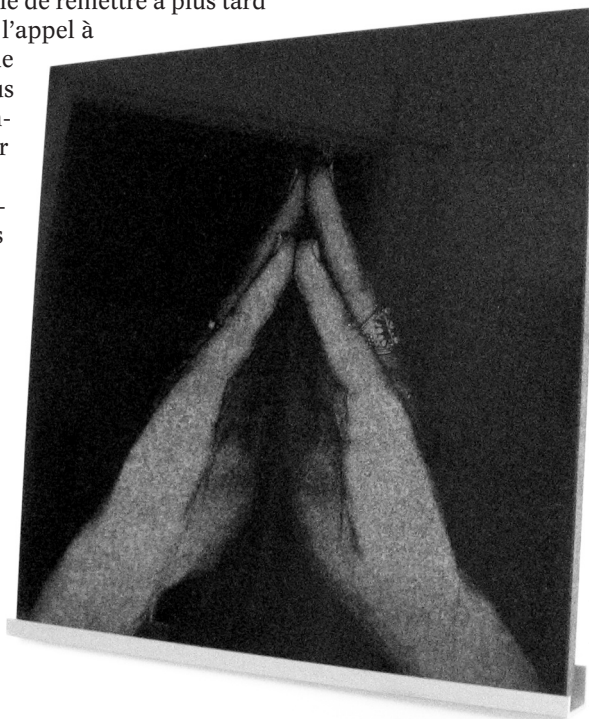


Photo: Barbara Claus

anglophones appellent *the mind*. On laisse aux grandes traditions spirituelles, ou aux poètes, le discours sur l'âme. Traditions spirituelles et poésie sont d'ailleurs invoquées dans plusieurs des articles rassemblés ici autour du thème « La mort dans tous ses états ».

ÉTAT DE GRÂCE, S'Y SOUSTRaire OU S'Y DONNER

Le beau texte d'ouverture de Daniel Castillo Durante nomme dès le départ une différence fondatrice : celle que l'on peut observer entre la tradition occidentale, où l'on déplore le passage de vie à trépas comme une perte matérielle ou spirituelle, et la tradition mexicaine héritière de l'Amérique autochtone, où l'on célèbre à l'occasion de ce passage le don qui retourne à la terre nourricière. N'est-ce pas cette différence qui continue d'inspirer encore aujourd'hui les stratégies que nous choisissons, individuellement et collectivement, soit pour survivre à la soustraction de nos biens et à la perte de notre bien le plus précieux, la conscience, soit pour apprendre à faire don de ce qui se donne gracieusement à travers nous pendant que nous amassons des biens ou que nous polissons la clarté de notre conscience ?

Daniel Castillo Durante illustre son propos par des exemples tirés de la pratique artistique, citant un auteur mexicain et un cinéaste québécois pour nous inviter à observer le système de représentations ou le stéréotype qui s'est mis en place au sujet du passage de vie à trépas. Où que nous soyons nés sur cette Terre, nous avons toutes et tous hérité de telles représentations et, en ce début de XXI^e siècle, nous contribuons à notre tour à les transformer et à les transmettre. Notre « nouveau monde » se déploie maintenant sur toute la planète et nos représentations sur le passage de vie à trépas s'enrichissent à mesure que nous avons accès aux archives et au vécu contemporain de cultures autres que la nôtre.

La tradition occidentale se ressource à l'héritage grec et, avec Janick Auberger, nous commençons par observer ce qui s'est passé dans la démocratie athénienne à mesure que la cité se donnait une « religion civique ». Après le passage de vie à trépas, tous sont-ils égaux ou le mort a-t-il encore quelque chose à perdre ? La question s'est posée pour les législateurs et les poètes de la Grèce antique entre autres devant la dépouille du frère d'Antigone, du citoyen athénien et aussi du soldat ennemi. La question se pose encore aujourd'hui, nous dit Auberger, citant des épisodes contemporains survenus sur le sol européen. L'article de Cristiana Natali sur l'évolution récente des pratiques funéraires adoptées par les Tigres de la Libération dans les zones tamoules du Nord et de l'Est du Sri Lanka permet de constater que cette même problématique continue de mobiliser des collectivités autour de la dépouille du combattant.

Pourtant la mort ne fait aucune différence entre ceux qu'elle abat. La fin est la même pour tous les vivants. « Il y a un même souffle pour tous », écrit le philosophe juif Qohélet dont nous connaissons un court livre qui fait partie de la Bible hébraïque. Jean-Jacques Lavoie nous propose une traduction et un commentaire des versets de Qohélet sur le passage de vie à trépas, dont il signale le caractère « éminemment moderne ». Après le soldat et le citoyen, c'est à la fois le philosophe et l'insensé qui découvrent qu'ils ont tout à perdre... ou à donner.

C'est ensuite un regard « autre », inspiré cette fois-ci par le Nouveau Testament et la notion de résurrection dans la tradition chrétienne, que nous propose Lytta Basset, qui traduit et commente le passage de l'Évangile de Jean qui raconte

comment Jésus ressuscite son ami Lazare. « Personne ne peut faire l'économie du sentiment de perte, même pas Jésus », écrit-elle. Mais la tradition chrétienne ajoute que « la parole d'amour authentique qui a circulé entre deux vivants est indestructible », qu'elle échappe à la perte. Le texte de Denise Bateau, présenté à la rubrique Point de vue, nous permet de continuer de faire route avec Lytta Basset pour aborder aussi le travail de deuil, toujours en référence avec des textes évangéliques qui font état de la pérennité du lien créé par l'amour pour les croyants qui s'inspirent de l'expérience du Christ.

Avec le texte de Maurice Boutin, qui nous fait entendre la voix du poète Edmond Jabès (1912-1991), nous demeurons dans le registre des « manifestations de Dieu », cette fois-ci le Dieu qui a révélé son nom à Moïse et que Jabès nous présente aussi comme celui qui continue d'écrire qui il est « sur un rectangle d'air découpé dans le vide ». Lorsque Dieu se manifeste, il se donne sans se perdre, comme l'évoque l'image du « buisson ardent » qui brûle sans se consumer. Une vie humaine se manifeste dans un registre différent : mon identité se consume en même temps qu'elle me permet de dire, d'écrire qui je suis. Les mots de Jabès font surgir cette image insolite, vers laquelle nous guide avec virtuosité Maurice Boutin : « Dieu aussi est occupé à composer son livre », et un jour mon livre à moi, celui que j'écris à même ma vie sera « un peu de cendre sur une des pages du sien ».

Naître à une identité pour la perdre à plus ou moins brève échéance, nous savons que c'est là le lot de tous les êtres humains, à moyen ou à long terme; les réflexions des philosophes et l'inspiration des poètes peuvent nous aider à nous réconcilier avec ce destin. Mais quand c'est le nom d'un bébé qu'il faut écrire sur la pierre tombale, une telle perte nous emmure dans l'obscur. Jacques Salomé ouvre une brèche inattendue en nous disant que « certains bébés se "donnent la liberté" d'apparaître, de seulement apparaître dans la vie pour donner l'envie à l'un ou l'autre de leur géniteur... de naître aussi ». « Certains enfants ont ce pouvoir », écrit-il dans le poème que nous reproduisons à la rubrique Regard. Quel terrible et magnifique puissance ont ces bébés qui repartent quelques heures, quelques jours après leur naissance ! Comment un souffle de vie si ténu peut-il ainsi déclencher une tempête qui nous ébranle corps et âme ? Notre enfant est tout, sauf notre bien. Alors comment parler de perte ? Notre enfant nous est donné au plus intime de nous, corps et âme. Alors comment apprendre à en faire don à ce qui le soustrait à la vie que nous comptons partager avec lui, à ce qui vient remplacer l'intime par l'insondable ?

Les images des pages 50 et 66 montrent des cubes qui pourraient devenir des pierres tombales ; sur l'un d'eux il y a la photo d'un enfant. Le design novateur qui fait appel à la gravure au laser, la forme cubique et l'esthétique toujours sobre même lorsque l'ornementation se fait riche nous prennent par surprise. Ces œuvres sont de Barbara Claus, l'artiste qui a choisi l'iconographie qui accompagne les articles de ce numéro. Elle explique sa démarche à la rubrique Regard : « je vois la possibilité de renouveler les formes et les images dans les cimetières pour transcender la banalité de la standardisation : avec ce désir de regarder le monument ou la stèle comme un objet d'art, porteur de sens et de mémoire ». L'art est une présence forte, qui se donne selon des voies mystérieuses ; il faut souhaiter qu'il nous soit abondamment donné de nous y ressourcer, particulièrement lorsque nous nous rendons dans les centres funéraires ou les nouveaux lieux non confessionnels qui accueillent maintenant les dépouilles mortelles. Puisse l'art parler à l'âme lorsqu'une voix aimée s'est tue.



Photo: Barbara Claus

DES ÉTATS D'ÂME AUX ÉTATS DE COMPTE

Nous comptons nos pertes, nous comptons nos morts. Nous trouvons aussi tout à fait normal d'interroger les chiffres pour connaître notre « espérance » de vie, c'est-à-dire le nombre des années qui nous seront probablement données selon notre sexe et notre localisation géographique. Marc Termote rappelle pour nous l'historique de cette comptabilité des vies données et des vies perdues qui se pratique partout sur la planète depuis des temps anciens et il nous présente ensuite nos états de compte pour le Québec. Éric Volant a interrogé lui aussi les statistiques, plus précisément le nombre de suicides chez les personnes âgées dans divers pays, entre 1999 et 2002, nous aidant ainsi à mieux voir ce qui se passe lorsque des vieillards décident de se soustraire des vivants. Il ne se cache pas pour utiliser le mot vieillard, après nous avoir indiqué d'entrée de jeu qu'il a lui-même atteint ses quatre-vingts ans. Le poids du mot vieillard vient alourdir singulièrement celui des chiffres. Éric Volant nous met en garde contre toute intervention qui se laisserait inspirer par un zèle infantilisant : « Des interventions justifiées techniquement ne sont pas nécessairement opportunes, si elles ne tiennent pas compte des vrais besoins et de la volonté réelle de la personne âgée. » Il ne s'agit pas d'un problème à régler pour éviter les pertes à tout prix ou pour obtenir l'an

prochain de plus belles statistiques. Il ne s'agit pas non plus de se contenter d'une « consigne astucieuse » ou de faire de la comptabilité créatrice en nommant autrement une détresse qui se dit avec une violence qui nous ébranle.

Certains comportements viennent indiquer de façon particulièrement tragique que des personnes peuvent choisir de ne plus tenir compte du risque qu'elles courent de se soustraire à la vie. C'est ce qui semble se passer dans les milieux gais où se pratique le *barebacking*, un terme qui est alors utilisé pour parler des relations sexuelles non protégées. G. Brusselaers et J. Saint-Arnaud nous indiquent comment on peut voir là « une protestation contre la stigmatisation et le moralisme ou encore comme un acte de désespoir et d'hostilité face à la vie, une forme de suicide qui peut sembler très rationnelle aux yeux de ceux qui le pratiquent ». Avec ce texte, présenté à la rubrique Intervention, nous sommes confrontés à l'incontournable force de vie qui se donne à même la sexualité, malgré la séropositivité : « Le partenaire qui recherche la contamination est dit *bug chaser* et l'infection est dénommée "fécondation". Le partenaire contaminant est dit *gift giver* et il assume la "paternité" de la contamination. » Le vocabulaire du perdre et du donner revient ici sous une forme troublante, alors que les métaphores de la grossesse viennent remplacer le contrôle comptable du nombre de morts attribuables au VIH/sida.

Il y a aussi des événements mortifères et des deuils qui échappent aux relevés de compte. Jocelyne Thériault nous guide dans l'univers insolite des modifications corporelles pouvant aller jusqu'à l'automutilation chez les jeunes. Comment comprendre ce qui se passe alors ? Dans certains cas, le tatouage ou le perçage de la surface du corps dépasserait les visées esthétiques et viendrait apaiser de profondes tempêtes intérieures : « Des états de tension extrême, de grand vide intérieur ou de quasi mort psychique auraient été vécus sans que la personne puisse parvenir à les communiquer, à se calmer ou à s'habiter, faute d'un moi à l'abri d'un déficit, faute d'un moi relativement fonctionnel. » Le passage de l'enfance à l'adolescence peut donner lieu à de multiples deuils, ne serait-ce qu'au plan métaphorique, et l'accompagnement de ces deuils facilement négligés constitue tout un défi dans nos sociétés, surtout quand nos jeunes cherchent sans les trouver des expériences initiatiques susceptibles d'en provoquer la résolution. Prendre soin sans envahir l'espace de l'autre nous oblige, particulièrement ici, à marcher sur la corde raide.

L'ÉTAT DES LIEUX EN SOINS PALLIATIFS

Prendre soin, ce n'est pas nécessairement faire guérir. Les soins palliatifs sont apparus officiellement au Québec il y a une trentaine d'années, lorsque la médecine curative a été invitée à céder le pas à une médecine dite palliative. Ces soins dispensés en fin de vie donnent lieu à des allocations de ressources encore insuffisantes compte tenu de la demande croissante de services. Nous nous berçons d'espoir, d'une décennie à l'autre, en nous disant que le consensus est clair dans tous les rapports publiés¹. Mais lorsque le soin de personnes qui nous sont chères nous amène à faire quelques visites ponctuelles dans un centre hospitalier ou dans un centre d'hébergement de longue durée, les constats sont troublants.

Il n'est probablement pas inutile de rappeler ce qu'est le « champ d'action des soins palliatifs », selon la Politique publiée en 2004 par le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec :

Les soins palliatifs sont destinés à une clientèle de tous les âges et de toutes les conditions sociales aux prises avec des maladies incurables secondaires ou des maladies liées au processus de vieillissement. Ils visent également les proches des usagers. [...] Les traitements et les soins appropriés et personnalisés ne visent pas à guérir les usagers, mais à atténuer les signes et symptômes tant physiques que psychologiques qui contribuent à la souffrance globale en fin de vie. Les

soins palliatifs favorisent le maintien de la capacité de l'usager de décider de ce qui importe pour lui et d'être en relation avec autrui. [...] Les soins palliatifs de fin de vie visent aussi les proches de l'usager, surtout en matière de soutien et d'accompagnement psychosocial, dans toutes les phases de la maladie et du deuil².

Les maladies incurables peuvent faire leurs ravages quel que soit l'âge, les maladies liées au processus de vieillissement sont incontournables et le deuil est une épreuve qui n'épargne personne; bref, tôt ou tard, nous ferons tous partie de la population cible. À quoi pouvons-nous nous attendre ? *Frontières* a demandé au D^r Anna Towers, directrice du Service de soins palliatifs du Centre universitaire de santé McGill, à Montréal, de partager avec nous sa riche expérience de la pratique en soins palliatifs et de nous indiquer comment elle envisage les principaux défis à relever en 2006. Les réflexions que nous proposent Suzanne Mongeau et Claudette Foucault sur le travail des équipes dans les milieux de soins palliatifs complètent ce trop bref état des lieux en nous donnant accès à ce qui se vit sur le terrain et en nommant les difficultés rencontrées. On lit avec soulagement qu'une étude de 1987 a permis d'affirmer que « le patient mourant ne constitue pas le véritable problème ». Et si l'on découvre que même la meilleure volonté ne fait pas disparaître les irritants, on constate par ailleurs que cette même volonté peut faire des miracles quand elle remplace les stratégies d'évitement par un regard franc sur les conflits qui vont inévitablement émerger des rapports humains.

Bref, le travail avance dans les milieux de soins palliatifs, mais les citoyens que nous sommes devront « ramper avec ardeur » pour que le navire se rende à bon port.

« Partons la mer est belle³ ! » Au fil des saisons, au fil des rencontres, la vie se fait pour notre navire parfois gracieuse, parfois intraitable. Si notre état devait s'aggraver, puisse la vaste mer nous être bonne.

Notes

1. Par exemple, voir l'énoncé de politique publié en 2004 par le gouvernement du Québec sous le titre *Politique en soins palliatifs de fin de vie* (www.msss.gouv.qc.ca) et le rapport d'équipe rédigé en 1997 par le Groupe de planification n° 19 du Centre universitaire de santé McGill (www.cusm.ca/construction/documentation/ppg/19/); des extraits de ce rapport d'équipe sont cités dans l'encadré de la page 49.
2. Gouvernement du Québec (2004). *Politique en soins palliatifs de fin de vie*, p. 17 <www.msss.gouv.qc.ca>.
3. Le refrain de cette chanson est encore assez bien connu au Québec. Mais qui se souvient du 2^e couplet et de l'histoire de nos pères :
« Ainsi chantait mon père,
Lorsqu'il quitta le port,
Il ne s'attendait guère
À y trouver la mort. [...] »
Gadbois, C.-É. (1938). *La Bonne Chanson*, p. 275.